

abusif d'appliquer nos codes sans aucun amendement à des populations dont la moralité diffère profondément de la nôtre.

« Chez nous, toute responsabilité est individuelle et les lois sont faites en conséquence. Pour les noirs au contraire, toute responsabilité est solidaire, et cette solidarité détermine toute leur conduite.

» Dernièrement donc, un jeune chef budja, rentrant chez lui après la chasse, apprend que sa mère vient d'être assassinée par un individu appartenant au village voisin. Aussitôt, il prend sa lance et, sans rechercher quel peut être individuellement le coupable, il tue, conformément à la coutume indigène, le premier habitant qu'il rencontre au village de l'assassin. Puis, ayant accompli ce que sa morale traditionnelle lui commande, il va se constituer prisonnier au premier poste de l'État.

» C'était, ou plutôt, c'est un bien charmant et doux garçon, me dit le substitut Johannsen, mais la loi est formelle. Il avait tué avec l'intention de tuer. J'ai dû requérir contre lui. On l'a condamné au minimum : dix ans de servitude pénale. Et maintenant, il est à Boma, où il sera mort avant deux ans !

» — Mais ne peut-on, du moins, le gracier ?

» — Cela ne dépend pas de nous, mais du Roi-Souverain.

» En effet, cela dépend du Roi-Souverain. Il a le droit de grâce. Il peut empêcher que cet homme ne meure, pour n'avoir pas fait autre chose que ce que lui commandaient la morale et la coutume de ses ancêtres. Eh bien, cette grâce, je la demande. Si le récit que je viens de faire est exact, cette grâce s'impose. Ce ne sera pas seulement un acte de pitié. Ce sera un acte de justice ».

* * *

En même temps qu'Émile VANDERVELDE, s'était embarqué à Anvers, le 23 juillet 1908, Frédéric VAN DER LINDEN, actuellement conseiller colonial, membre associé de la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge, président de l'Association de la Presse coloniale belge, et de l'Association internationale de Presse pour l'Étude des Problèmes d'outre-mer, chargé, à l'heure de la « reprise », par Alfred MADOUX et Alfred

WAECHTER directeurs, le premier de l'*Étoile belge*, le second, de la *Chronique*, de décrire le Congo en ce tour-nant d'histoire qu'était son annexion à la Belgique. Avec le leader socialiste, le journaliste progressiste visita le Mayumbe, remonta le Fleuve de Boma à Matadi, gagna le Stanley-Pool par chemin de fer, remonta le Fleuve de Léopoldville à Lisala, parcourut le bassin de la Mongala et redescendit le Fleuve de Lisala à Léopoldville. De Léopoldville, abandonnant son illustre compagnon de voyage, VAN DER LINDEN gagna Lusambo par la voie fluviale, Luluabourg et Luebo par voie de terre, redescendit à Léopoldville, atteignit Stanleyville, Ponthierville, Kindu, Nyangwe et Kasongo pour ne rentrer en Belgique qu'en juin 1909.

De ce long voyage, notre futur confrère rapportait un gros livre : *Le Congo, les noirs et nous*, qui parut aussitôt à Paris et dans lequel, dès la préface, l'auteur nous confiait une sympathie très vive pour le noir congolais, une foi entière en ses vertus de relèvement économique, intellectuel et social, une résolution motivée de concourir loyalement à la défense de ses droits. Plus tard, après un séjour dans la Colonie en qualité de fonctionnaire territorial, VAN DER LINDEN publiera encore des *Contes de Tropiques*, mais ces contes sont plutôt des chroniques journalistiques écrites avec humour sur la vie quotidienne et rarement profonde des coloniaux du temps, de leurs serviteurs et de leurs petites alliées. Aussi est-ce au journal de 1909 que nous emprunterons deux passages-témoins des sentiments de l'auteur à l'endroit de nos frères noirs.

Le premier texte se rapporte à une visite du Lazaret de la Mission de Saint-Trudon. Le voici :

« Tout en causant, le P. Handekyn m'avait conduit dans le « quartier des dormeurs ». Oh ! la tragique et douloureuse vision évoquant l'enfer de Dante ! J'avais déjà vu de nombreux cas de maladie du sommeil et je me croyais blasé sur l'émotion de ce lamentable spectacle.



4. — JACOVLEF, Femme et enfant du chef mangbetu Tuba.
(Musée de Tervueren.)

Mais ici, la misère humaine m'apparaissait plus horrible et plus pitoyable encore.

» Dans de grandes paillotes, étendus sur des nattes couvrant le sol, des corps d'une effroyable maigreur : des vieilles femmes aux seins loqueteux, des fillettes, des jeunes hommes, des gamins, ruines de chairs arrachées, semble-t-il, à la pourriture des tombes et qui n'ont plus qu'un vague filet de vie dans l'angoisse et la souffrance du regard.

» Une couverture de laine dissimule une masse informe...

» — Celui-là va mourir, dit simplement le P. Handekyn, et de sentir la Mort qui rode autour de sa proie certaine, une tristesse infinie m'étreint à la gorge...

» Près de nous, silencieusement, avec une douceur maternelle, deux religieuses sourient aux moribonds, les aident à se soulever pour boire, prodiguent des mots d'encouragement, lavent sans répugnance des plaies remplies de pus, — et je m'incline avec une respectueuse admiration devant les deux cornettes blanches qui mettent comme une lumière de réconfort et de charité dans la pénombre de ce milieu de détresse et d'agonie... ».

Et voici mon second texte. Il se rapporte au suicide d'un ressortissant musonge du chef Zapo-Lulua, suicide inspiré par la seule colère. Le lendemain du drame, notre confrère en chasse surprend les indigènes en pleine pompe funèbre.

« Un homme, d'un certain âge, armé d'une lance, marchait à petits pas devant le chimbek du suicidé. Le corps cassé en deux, la tête branlante, il chantait une mélodie entrecoupée de sanglots. Des gens des environs devaient être accourus au village depuis peu. Un groupe s'était formé à l'écart et je voyais qu'on expliquait avec des gestes la façon dont l'homme s'était donné la mort.

» Dans la paillote, le cadavre était étendu sur le dos, les jambes légèrement repliées, les pieds un peu plus hauts que la tête. Le corps était roulé dans de l'étoffe à rayures bleues et blanches de provenance européenne. La figure bariolée de *pembe* et de *ngula* avait une expression pénible. Une femme accroupie, penchée au-dessus de la poitrine du suicidé tenait dans ses bras un petit enfant : la veuve... D'autres femmes l'entouraient et chantaient comme elle des lamentations rythmées par des hoquets. Sur la peau grasse de leurs joues, de grosses larmes coulaient. Elles secouaient la tête d'un mouvement machinal et ne quittaient pas le cadavre des yeux. Pas un muscle ne bougeait

dans leurs faces mornes, abéties, trouées par la bouche géante, d'un rose terne. J'ai vu rarement spectacle plus émouvant de la douleur humaine devant le mystère de la mort... ».

De telles pages, Mesdames et Messieurs, ne relèvent pas du goût du bibelot : elles placent leur auteur au rang des plus humains des nôtres.

J.-M. JADOT.

Trois Politiciens :

LE COMTE HENRY CARTON DE WIART,
JOSEPH ET ARTHUR WAUTERS

I

C'est en 1922 qu'Henry CARTON DE WIART est allé au Congo. C'était l'époque que l'on pourrait appeler un moyen-âge de notre Colonie, à mi-chemin entre le temps des découvreurs ou des pionniers et le temps d'aujourd'hui, qui suscite si rapidement un Congo moderne. S'il n'y fallait plus tout l'héroïsme des jours anciens, il y fallait tout de même une résistance physique et morale à laquelle le confort et le progrès suppléaient assez peu. Les problèmes étaient plus rudes, mais peut-être aussi moins complexes qu'aujourd'hui : une terre riche, une fièvre de mise en valeur, la croisade contre les épidémies, de grands efforts vers le perfectionnement matériel : c'était le premier stade de l'œuvre civilisatrice après celui de la découverte et de la pacification.

Les facteurs humains n'avaient pas atteint leur presque inquiétante complexité parce qu'ils avaient gardé, tant pour les blancs que pour les noirs, une sorte de simplicité élémentaire. En tout cas, quelque chose d'empirique et d'aventureux.

Les impressions du voyageur, fugitives et rapides, sollicitées d'abord par le pittoresque, eussent pu, comme souvent, rester étrangères à l'étude du noir dans l'organisation congolaise. Mais Henry CARTON DE WIART, s'il parle modestement de *Vacances au Congo*, y était un touriste singulier. Il n'oubliait pas sa formation d'homme

d'État, ni surtout son tempérament de sociologue. Lui qui avait, dans la Métropole, lutté pour les réformes sociales, pour la modernisation du droit ou la protection de l'enfance, il s'est intéressé tout de suite à la population indigène.

Notons que le réflexe de sympathie pour le noir est général chez tous les voyageurs. Le noir incarne à leurs yeux le Congo originel et une humanité qui émeut parce qu'elle a besoin d'aide ou de conseil. Ce réflexe, le comte CARTON DE WIART l'a éprouvé comme les autres. Il y a ajouté seulement son sens des problèmes humains.

Relu à trente ans de distance, son livre paraît à la fois sommaire et prophétique. Sommaire parce qu'il se limite à une esquisse de la connaissance indigène. Prophétique parce que cette esquisse dessine les lignes d'une évolution qui n'a pas manqué de se préciser. La nécessité de l'élévation des noirs et cependant la prudence qu'il y faut apporter, les possibilités du noir et le rôle de l'exemple que lui donne le blanc, les risques de la précipitation, le pouvoir formatif du travail, de la mission ou de la tradition : ce sont des notes qu'il faudrait naturellement étoffer aujourd'hui mais qui ont déjà le « son » de pensées très actuelles. Je recopie telle phrase :

« Quelque opinion que nous puissions avoir sur le noir du Congo, il importe de nous pénétrer d'une vérité première : c'est que le Congo n'est et ne sera rien sans lui ».

Mais au-delà de cet axiome, Henry CARTON DE WIART incite les Belges d'Afrique à bien connaître le noir et à ne pas douter de ses ressources. Il ne cède pas au rousseauisme, à une sympathie vague et déraisonnable qui ferait aimer le noir pour ce seul motif qu'il n'est pas le blanc. L'homme reste l'homme partout, avec ses qualités et ses défauts. Mais le voyageur proclame les traits heureux qui l'ont frappé. Le noir est propre, d'une propreté différente de la nôtre et pourtant incontestable.

Il est éduicable. Même si de sa race ne devaient jamais sortir un Platon ou un Pascal, il a une âme, qui est l'essentiel de l'homme. Il a le sens de l'ordre et de la hiérarchie. Paresseux sans doute. Dans quel pays de soleil les gens n'ont-ils pas envie de faire confiance aux générosités du climat ?...

Là où les noirs sont groupés en grand nombre — villes, centres industriels — il faut leur donner des racines. Autrement dit créer des familles. Et partout, toujours, leur donner l'exemple. Le premier enseignement du blanc au noir, c'est lui-même. Dans ses *Notes* jetées au hasard de l'itinéraire, Henry CARTON DE WIART revient à plusieurs reprises à cette règle d'or.

Telle se présente l'opinion d'un passager du Congo qui avait le regard sagace et l'expérience des hommes. Il ne cherche pas à établir un système — encore qu'il souhaite une politique. Il ne prétend pas découvrir en six semaines ce que d'autres apprennent en toute une vie. Mais il a emplì son livre, d'ailleurs séduisant et coloré, d'une observation cordiale sans naïveté, généreuse sans chicanes et profonde sans austérité.

II

Joseph WAUTERS a visité le Congo un an plus tard. Le titre seul de son livre suffirait à indiquer que ses intentions sont autres : *Le Congo au Travail*. Joseph WAUTERS n'a pas cherché un loisir original, agrémenté de paysages inédits et de plaisirs exotiques. Il a certes rencontré tout cela au cours de son enquête. Il l'a noté avec une bonhomie familière. Toutefois il voulait aller plus profond dans l'étude de l'Afrique laborieuse. Ancien ministre et grande autorité du socialisme belge, il partait pour scruter le développement, l'organisation — ou éventuellement l'inorganisation — du travail dans la Colonie.

Il signale dès le début qu'il n'a visité qu'une des provinces africaines, celle qui existait alors sous le nom de Congo-Kasaï. Ce qui situe son enquête et lui donne aussi ses limites. Car il a dû négliger des parties du Congo où, même sous l'angle exclusif du travail, il eût fait une belle moisson de renseignements et de connaissance : les régions industrielles katangaises, par exemple.

Ceci dit, l'attitude de Joseph WAUTERS se marque dans une curiosité très vive de tout ce qui peut éclairer son opinion ! Il interroge, il note avec une inlassable précision. Prestations, salaires, habitations, rapports humains, tout figure avec minutie. Chacun de ses brefs chapitres contient toujours des chiffres.

Cette enquête gagne ainsi en valeur documentaire — du moins pour l'époque — mais perd un peu en suggestions vivantes. Les noirs qu'a vus l'ancien ministre du Travail se résument souvent en rétributions ou en statistiques. En 1923 plus encore qu'aujourd'hui, les chiffres étaient pourtant bien relatifs !

Il désirait se représenter beaucoup de choses, écrit à peu près le voyageur, et surtout la vie indigène « avec ce que recèle d'avenir cette race, à la perfectibilité de laquelle tant de gens ne croient pas encore ».

« J'ai rapporté pour les noirs, ajoute-t-il, une immense sympathie et la conviction qu'avec de la patience et de la prudence, il est possible de les élever à une haute civilisation, sous la condition qu'on ne les considère pas comme des éléments d'exploitation, mais comme des collaborateurs précieux, sans lesquels du reste nulle entreprise n'est viable sous l'Équateur ».

On remarque, entre deux témoins aussi différents qu'Henry CARTON DE WIART et Joseph WAUTERS, des concordances essentielles, une sympathie hautement énoncée, l'idée que le Congo n'est rien sans le congolais, et la conviction d'une perfectibilité qui autorise beaucoup d'espoirs.

Le Congo au Travail est donc lui aussi une main tendue au noir. On ne jurerait pas que son auteur ne soit pas parti avec l'idée préconçue que personne ne tendait cette main en Afrique et qu'il devrait défendre son attitude. Quelques ressentiments anciens, quelques méfiances flottent çà et là dans les premiers chapitres. Mais le livre est une œuvre de bonne foi, qui s'éclaire à mesure qu'elle avance. Son auteur enregistre avec honnêteté. Il n'hésite pas à démentir, après information, tel sentiment de ses débuts, ce qui l'honore.

Qu'est le noir vu par ce voyageur-ci ? Un être sans cesse interrogé, regardé avec une évidente amitié, souvent plaint. Peut-être, soit dit sans paradoxe, ce noir répond-il trop. Les questions qu'on lui pose sont précises mais étroites. Elles ne concernent souvent que l'apparence de sa condition, non sa réalité. Et une part de la vie indigène ne se laisse pas enfermer dans ces questions-là : l'évolution intellectuelle, la morale, l'art, la sensibilité. Les écarts de salaire ne sont pas toujours des écarts de fortune, encore moins des écarts de bonheur.

Joseph WAUTERS pourrait négliger ainsi le vrai mystère noir. Heureusement, chaque fois qu'il en a l'occasion, il s'adresse à ceux qui vivent dans ce mystère. A tel fonctionnaire de brousse, à tel planteur isolé, et surtout aux missionnaires chez qui il rencontre une sympathie si semblable à la sienne. Il écrit :

« J'emporte une fois de plus l'impression très forte que c'est dans les missions, quelles que soient les confessions, qu'on rencontre les hommes les plus passionnément attachés à l'émancipation des noirs ; là au moins on ne parle pas affaires, rendements, exploitations, profits ; on y est désintéressé, et c'est l'avenir des noirs qui fait les frais des entretiens ! »

Rien ne pouvait mieux plaire à ce voyageur qui n'était allé en Afrique que pour montrer son amitié, la proclamer et dénombrer ceux qui la partageraient. Il ne supposait pas qu'ils fussent si nombreux.

III

C'est en économiste qu'Arthur WAUTERS, frère du précédent comme on dit dans les dictionnaires, est allé au Congo. *D'Anvers à Bruxelles via le Lac Kivu* : c'est un titre original qui ne le laisserait pas prévoir, s'il n'était suivi d'un sous-titre explicite : « Le Congo vu par un Socialiste ». Ainsi apparaît aussitôt la doctrine qui va servir de mesure et de critère au voyageur. Lui aussi s'enferme dans l'économie sociale. Mais il voit large. Les chiffres ne sont que le moteur de sa réflexion. Et il dépasse fréquemment l'abstraction de la race noire pour regarder la vie collective mais concrète.

Son voyage l'a mené surtout dans l'Est. Dans une terre développée jusqu'à la prolétarianisation : le Katanga, et dans une terre encore neuve en 1928 : le Kivu.

Il a vu ces grands rassemblements humains qui ont donné au noir la contrainte du travail industriel et la faveur d'un progrès social. Centres médicaux, écoles professionnelles naissent vite près des usines gigantesques. Chaque chose est l'alibi de l'autre... Il a vu aussi le paradis du Kivu, ses populations arriérées, alcooliques, malades, et il proteste. Il a vu cependant une manière de bourgeoisie noire, dont le négoce a fait l'évolution, et qui l'inquiète.

Dans tout ceci, il s'agit pourtant beaucoup plus d'un examen de la conscience blanche que d'une étude du noir. Il s'agit d'un livre qui, pour paraître faire un sort aux hommes, n'en fait guère qu'aux problèmes. La vie s'y cache derrière la science. Même la faveur de l'auteur pour le noir ressemble plus au plaidoyer pour une doctrine qu'au cri d'une sympathie. C'est pourquoi on n'en saurait parler longuement.

Voici donc trois voyageurs qui ont passé quelques semaines ou quelques mois au Congo. Leurs rencontres



5. — Henri KERELS, Chef zande.
(Coll. M. A. DE BAUW.)

ne dépassent pas une « philie » d'ailleurs diverse. Hors ceci leur humeur, leur passé, leur propos les différencient et différencient en même temps le noir dont nous avons cherché, chez eux, le témoignage.

Un autre point commun : ils écrivaient le mot « noir » avec un sentiment de cordialité. On l'écrit aujourd'hui, parfois, avec la majuscule. Cette promotion par l'initiale est l'image du temps qui a passé.

Georges SION.

Deux peintres-écrivains :

HENRI KERELS ET PIERRE DE VAUCLEROY

Il est des peintres belges qui n'ont pas attendu, pour se rendre au Congo, les facilités nées de la dernière guerre, qui en ont étudié sites et habitants avant qu'ils n'évoluent, et s'en sont heureusement inspirés dans leur œuvre : MANDUAU, HENS, DARDENNE, MATHIEU, BASTIEN, LANTOINE, ALLARD L'OLIVIER, MAMBOUR, HALLET, SERNEELS sont de ces peintres-là, auxquels il faudrait peut-être ajouter des femmes de fonctionnaires ou d'agents de sociétés, sorties d'académies, comme MARIE DE PAEPE, M^{me} MAQUET-TOMBU, M^{me} PRINZ-MONÉTAT, M^{me} STRADIOT-BEAUGNIET, M^{me} BRUYÈRE-BLONDIAU, entre autres, et deux peintres qui sont aussi des écrivains et à qui nous ne saurions manquer de nous adresser, au cours de cette enquête sur les dispositions de l'intelligence belge, telle que l'incarnent nos écrivains coloniaux, à l'endroit de nos pupilles de couleur africains.

Observons à ce propos que ces deux plasticiens, KERELS et VAUCLEROY restent, dans leurs écrits, fidèles à ce qu'ils sont dans l'œuvre picturale qui les a devancés : épris de plasticité et séduits l'un et l'autre par la ligne, et le rythme, et la vie en beauté de nos frères de couleur, et, par là-même, assez indifférents à tout ce qui n'est pas cette vie en beauté et ennemis de tout progrès qui en compromettrait l'aimable pérennité. Ils ne se posent même pas le problème sur lequel d'autres se sont penchés, des chances d'évolution, voire d'intégration qui se peuvent offrir aux vénustes modèles dont ils se sont épris, dans un humanisme plus élevé que le leur. Ils n'ad-

mettent même point sans quelque méfiance nos plus humanitaires interventions dans leur au-jour-le-jour et souhaitent l'un et l'autre retrouver, comme de vrais broussards, le cerveau équilibré du primitif. Également fervents de primitivité, nos deux peintres le sont, cependant, chacun à sa manière. VAUCLEROY, qui a des attaches avec l'aristocratie champenoise et l'âme franciscaine, l'accueille d'une sensibilité spiritualisée et l'interprète déjà par des stylisations qui visent au surréel et au désincarné. KERELS, fier à la fois de ses origines brabançonnaises et de ses enfances artisanes, s'en embrasera beaucoup plus charnellement et la traitera, sur la toile, en réaliste breughelien, par la plume, à la façon de son maître Georges EEKHOUD.

On devine déjà que nous ne trouverons pas chez Pierre DE VAUCLEROY et moins encore chez Henri KERELS, de réponses directes et systématisées aux questions qui se posent pour nous, au cours de ces études. Ils ne se les sont point posées. Mais ils ont, l'un comme l'autre, considéré la vie de leurs modèles soudanais ou bantous comme la mise en action d'une sagesse éprouvée et bien équilibrée, digne d'être défendue des contaminations qui la pourraient détruire à prétexte de l'éduquer, au sens latin du mot, la vouer au grotesque à prétexte de vêtir son innocente nudité. Passent les couvertures, puisque les nuits sont froides, mais ne faisons jamais de ces bons sauvages au sourire candide, loyal et hardi, — c'est VAUCLEROY qui parle —, des « Bena-Pantalons, serviles, sournois et libertins. Mieux ferions-nous de combler, par l'esprit et le cœur, l'abîme d'incompréhension que nous faisons régner entre le noir et nous. Le fouet n'arrange rien, ni l'injure non plus » et notre peintre de placer en exergue à son introduction, le texte d'André GIDE : « Moins le Blanc est intelligent, plus le Noir lui paraît bête ».

I

Le *Noirs et Blanc* de Pierre de VAUCLEROY, paru en 1934, abonde en confidences sur la bonne impression que lui font, au fur et à mesure qu'il pénètre dans leur intimité, les populations indigènes du Kasai. Elles l'attirent autant qu'elles répugnent à certains blancs : mioches ingénus et cocasses à la fois, jeunes femmes dont la pudeur égale la beauté, paysans évoquant l'Égypte d'autrefois avec toute sa noblesse, toute sa pureté ciselée, pauvres gens que nos dédains ont rendus maladroits. L'indigène est pour lui le premier beau côté de la terre d'Afrique, ses ravinements boisés en étant le second. Combien le déçoit, par contre, le racisme brutal qu'affectent certains Européens, les moins éduqués, les moins courageux et les plus amoraux, quand ils se sentent à l'abri des substituts broussards et de leurs officiers judiciaires. Nanti d'un boy à la Mission de Kandakanda, il se promet bien de le mener à la façon des missionnaires qui le lui ont fourni, plutôt qu'à la manière de ces Européens qui lui prédisent toutes les trahisons. Il en obtient le meilleur et le plus dévoué des rendements.

« J'ai payé mon boy mieux que les autres et je le traite presque en camarade à certains moments, écrit-il. Le résultat, c'est que je ne dois jamais crier, ni taper dessus, et qu'il fait tout ce qu'il peut, pour me faire plaisir ».

Quant à ceux qui prétendent ne voir dans le noir qu'un incorrigible paresseux, notre auteur leur oppose le tableau d'un chargement nocturne de vapeur en escale dans un poste à bois de brousse et cette observation :

« C'est un beau spectacle de voir avec quelle joie et quel entrain les noirs s'adonnent à ce travail! ... »

A bord de la Malle qui le ramène en Europe, VAU-

CLEROY entend encore une de ces accusations-lieux-communs dont sont friands les sots :

« Les mulâtres, il faudrait pouvoir les exterminer tous ! Ce sont eux qui feront un jour la révolution contre nous ».

Et de répondre :

« Mais oui, Monsieur, certainement, si vous continuez à les considérer comme vous le faites en ce moment, jugeant les hommes non point à leur mérite, mais à la couleur de leur peau ! »

II

Arrivons-en aux écrits de KERELS. L'œuvre littéraire du bon peintre, dessinateur et graveur bruxellois KERELS tient en deux romans : *L'Arrêt au Carrefour* et *Comme tant d'autres...* et à un récit de voyage : *L'Eden noir* qui n'est qu'une version de *L'Arrêt au Carrefour* expurgée de l'intrigue qui en corsait les tableaux et « choses vues ».

L'Arrêt au Carrefour est en effet, et bien que son auteur le présente comme un récit de voyage accessoirement romancé, très principalement, le roman d'un jeune peintre qui s'éprend de la négresse au point de voir en elle l'expression sans rivale de la sagesse humaine et d'une rédemption. Il se tue quand le climat l'oblige à la quitter.

Le héros de *Comme tant d'autres...*, lui aussi, ne prise que la femme noire durant son long séjour aux rives du Kivu et ne s'abandonnera, vers la fin de l'ouvrage, aux charmes d'une blanche, que sans savoir pourquoi et non sans réticences.

Il est à peine besoin de dire que ces romans feront moins de farine au moulin de ces études que le livre de VAUCLEROY, malgré tout le talent qu'a mis le romancier à nous rendre ses héroïnes aussi sympathiques que la Rarahu du *Mariage de Loti* et ses sœurs laotiennes,